

de Jésus-Christ, et des apôtres¹; et qu'ils y sont établis avec une promesse bien plus authentique, que les docteurs de la synagogue, puisque la synagogue devait passer, et n'avait que des promesses temporelles : au lieu qu'il a été dit à l'Église : *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles*².

Gardez donc, et faites ce qu'ils vous diront. Mais parce que l'assistance qui leur est promise pour bien enseigner en corps, n'empêche pas la corruption qui peut être dans les mœurs des particuliers, et même la plupart, il ajoute : *Mais ne faites pas selon leurs œuvres : car ils disent et ne font pas*³. Prenez donc bien garde à vos docteurs. Ils n'oseront vous décider que ce qui a passé en dogme certain de la synagogue; et, s'ils ne le font, ils seront redressés par l'autorité de la chaire, par toute l'unité de la synagogue. Mais la discipline pourra être si corrompue, qu'on ne réprimera pas les mauvaises mœurs : l'avarice, l'hypocrisie, les conduites particulières de ceux qui chercheront leur intérêt, sous couleur de religion. Ainsi, en faisant ce qu'ils disent, ne faites pas ce qu'ils font : *Et prenez garde, comme disait saint Augustin, qu'en cueillant la bonne doctrine comme une fleur parmi les épines, vous ne vous laissiez écorcher la main par le mauvais exemple*⁴.

Voilà l'abrégé de l'instruction du Sauveur. Il s'expliquera davantage dans la suite. Arrêtons-nous ici et considérons la merveilleuse conduite de Dieu, qui gouvernera tellement le corps des docteurs, qu'ils soutiendront les saintes maximes plus qu'ils ne les pratiqueront; et qu'ils ne passeront pas leur corruption en dogme : le dogme ayant par lui-même une racine si forte, qu'il se soutient comme de soi.

Jésus-Christ nous prémunit donc contre les scandales qui ne seront jamais plus grands, que lorsqu'on les verra dans les docteurs et dans les pasteurs. Et il veut que nous apprenions à honorer le ministère, même dans des mains indignes : parce que l'indignité des ministres est de leur fait particulier, et le ministère est de Dieu.

LIV^e JOUR.

L'autorité de la synagogue reconuë et recommandée par Jésus-Christ dans le temps même qu'elle conjure contre lui. *Matth. XXIII, 1, 2, 3.*

Il y a ici quelque chose d'étonnant : car Jésus-Christ savait bien que la synagogue l'allait condamner dans trois jours, lorsque le conseil assemblé chez le souverain pontife, déciderait : *Il est coupable de mort, parce qu'il s'était dit le Christ et le Fils de Dieu*⁵. Et la confession de la vérité lui fut imputée à blasphème. Et cependant il établit son autorité avec les paroles les plus fortes qu'on pouvait imaginer : tant il est, en tout et partout, juste et véritable.

Mais ne semblerait-il pas ici qu'il parlerait contre lui-même, et qu'il induirait le peuple à erreur? *Faites ce qu'ils vous disent.* Rejetez donc le Christ : car ils vous le diront bientôt.

¹ Ephes. II, 26. — ² Matth. XXVIII, 20. — ³ *Ibid.* XXII, 3. — ⁴ *Serm. XLVI. in Ezech. n. 22. et Serm. CXXVII. de verb. Ev. Joan. n. 13.* — ⁵ *Matth. XXVI, 65, 66.*

Bien plus : *Ils avaient déjà conspiré entre eux, que si quelqu'un confessait qu'il fut le Christ, il fut excommunié, et chassé de la synagogue*¹. Le sanguinaire conseil avait déjà été tenu, et il y avait été décidé qu'il fallait que Jésus mourût. Et il semble que la synagogue était déjà réprouvée. Comment donc en parler encore d'une manière si authentique, et lui donner l'autorité de la vraie Église? O Seigneur! pourquoi parlez-vous en cette sorte? Que ne déclarez-vous plutôt à toute la synagogue qu'elle était réprouvée? Frappons, cherchons, demandons.

LV^e JOUR.

L'autorité de la synagogue cesse à la destruction du temple, et du peuple de Dieu. Immobilité de l'Église chrétienne.

En cherchant donc soigneusement dans l'Écriture, je trouve que la synagogue ne devait être absolument réprouvée, qu'après qu'elle aurait actuellement fait mourir Jésus-Christ. Bien plus, Dieu la voulait encore attendre, jusqu'à ce qu'elle eût méprisé le grand signe qu'il lui devait envoyer, pour reconnaître le Christ, qui était celui de sa résurrection. *Cette race infidèle cherche un signe, et il ne lui en sera point donné d'autre, que le signe de Jonas le prophète; et le reste*².

Ce n'était pas assez que le Christ fût ressuscité; il fallait que sa résurrection fût publiée, et que la pénitence eût été prêchée en son nom, en commençant par Jérusalem : ce qui ne se commença qu'à la Pentecôte.

Ce n'était pas encore assez : car les apôtres ne se séparent pas encore de la communion du reste du peuple; et quoiqu'ils fissent déjà un corps à part avec leurs disciples, ils allaient au temple comme les autres, et ils étaient reçus à y rendre le même culte. Car encore qu'ils s'assemblaient dans la galerie de Salomon, et que personne n'osât se joindre à eux; néanmoins le peuple les glorifiait³, et on ne les avait pas publiquement excommuniés.

On peut donc voir maintenant que ce qui est dit en saint Jean, qu'ils avaient conspiré entre eux de chasser de la synagogue ceux qui reconnaîtraient Jésus pour Christ⁴, était plutôt une conspiration secrète, qu'un décret public. Il en était de même du dessein de le faire mourir. Et en effet, tant s'en faut que les apôtres fussent excommuniés et exclus du temple; Jésus-Christ lui-même y prêchait, y ordonnait, y était reçu, consulté, écouté de tout le monde. Et tout ce qu'on fit après contre les apôtres par voie de fait, ne faisait pas qu'ils fussent privés du culte public, ni qu'eux-mêmes s'en séparassent, comme on vient de voir. C'était un temps d'attente, où plusieurs gens de bien, qui pouvaient n'avoir pas vu les miracles de Jésus-Christ, demeuraient comme en suspens. *On venait cependant de toutes les villes à Jérusalem, pour y apporter les malades aux apôtres : on les exposait à l'ombre de saint Pierre*⁵; et la synagogue, quoique déjà sur le penchant de sa ruine, n'avait pas encore pris absolument son parti.

¹ *Joan. IX, 22.* — ² *Matth. XII, 39, 40.* — ³ *Act. V, 12, 13, etc.* — ⁴ *Joan. IX, 22.* — ⁵ *Act. V, 15, 16.*

C'est une chose admirable, comme Dieu la supportait en patience, et combien de formalités et de dénégations, pour ainsi dire, il pratiquait, avant que de répudier entièrement cette épouse infidèle. Il semble que lorsqu'elle en vint à répandre le sang de saint Étienne, elle eût rompu tout à fait avec Dieu, et Dieu avec elle. Mais non; car l'infidélité de la ville de Jérusalem n'empêchait pas que les Juifs de la dispersion n'écoutassent encore les apôtres. Ils entraient dans les synagogues où on leur offrait la parole, comme on faisait à des frères et à de vrais Juifs. On écoutait paisiblement ce qu'ils disaient de Jésus, et on les invitait à en parler encore une autre fois dans l'assemblée suivante. Et le samedi étant venu, toute la ville accourut pour entendre la parole de Dieu de leur bouche. Alors les Juifs s'émurent, et contraignirent les apôtres à leur déclarer qu'ils allaient porter aux gentils la parole qu'ils refusaient de recevoir : ce qui était une espèce de rupture, puisque les apôtres s'en allèrent, secouant contre eux la poussière de leurs pieds. Voilà ce qui arriva à Antioche de Pisidie¹.

Mais la rupture n'était pas encore universelle; car ils continuaient à entrer dans les autres synagogues à leur ordinaire, et on leur y offrait encore la parole². Ils allaient aussi comme les autres à la prière commune dans l'oratoire destiné à cet usage³. Saint Paul parla paisiblement dans la synagogue à Thessalonique durant trois samedis consécutifs⁴. Il était écouté, et parlait aussi à Corinthe tous les samedis⁵, prêchant toujours le Seigneur Jésus dans ses discours; et ne s'en retirait que lorsqu'il voyait leurs blasphèmes manifestes, leur dénonçant toujours qu'ils allaient aux gentils, qui était comme le signal de la rupture : saint Paul demeurant pourtant toujours auprès de la synagogue, sans doute pour la fréquenter à son ordinaire, autant qu'on l'y recevait⁶.

Ce qui se passa à Éphèse sent un peu plus la rupture : car saint Paul y ayant prêché trois mois durant dans la synagogue avec une pleine liberté, le blasphème de quelques-uns qui entraînaient les autres, fit qu'il sépara ses disciples, et continua ses discours dans l'école d'un certain, nommé Tyran⁷. Mais ce n'était rien moins encore qu'une rupture absolue avec la synagogue, puisqu'après tout cela le même saint Paul, étant arrivé à Jérusalem, par le conseil de saint Jacques et de tous les prêtres, se joignit à quatre fidèles qui avaient fait un vœu, et se sanctifiant avec eux, entra dans le temple, où ils offrirent leurs oblations, et accomplirent leur vœu, en témoignage de leur communion avec le service du temple, et le peuple qui le fréquentait⁸, qui par conséquent n'était pas encore manifestement réprouvé. Et pour pousser tout d'un coup la chose jusqu'à la fin des Actes, les Juifs que saint Paul trouva à Rome, lui déclarèrent que les frères de Judée, contents alors de l'avoir chassé du pays, ne leur avaient rien écrit, ni rien fait dire contre

¹ *Act. XIII, 5 et suiv.* — ² *Ibid.* 15. — ³ *Act. XVI, 13, 16.* — ⁴ *Act. XVII, 2.* — ⁵ *Act. XVIII, 4.* — ⁶ *Ibid.* 7. — ⁷ *Ibid.* XIX, 8, 9. — ⁸ *Ibid.* XXI, 23 et suiv.

lui. Ce qui fit qu'ils l'écouterent encore un jour entier, depuis le matin jusqu'au soir¹.

Pendant ce temps-là les gentils venaient en foule à l'Église, qui se formait tous les jours de plus en plus. La persécution s'éleva de tous côtés à l'instigation des Juifs qui allaient partout pour animer les gentils, jusqu'à ce qu'ils excitèrent Néron à cette première et grande persécution où les deux apôtres saint Pierre et saint Paul moururent. Ce fut là comme le terme fatal marqué à la synagogue : car elle avait pris alors universellement parti contre les fidèles. Les apôtres, en allant au supplice, leur dénoncèrent le châtement qui leur allait arriver. Dieu semblait les avoir attendus jusque-là en patience, et leur avoir donné tout ce temps-là pour faire pénitence du déicide commis en la personne du Fils de Dieu. Mais enfin, n'ayant écouté ni lui, ni ceux qu'il leur envoyait pour les obliger à se repentir, il lança le dernier coup, où l'on sait que la cité sainte fut mise en feu avec son temple, avec toutes les marques de la dernière extermination que Daniel avait prédite. Ce fut alors que le peuple juif cessa absolument d'être peuple, conformément à ce qu'avait dit le même prophète : *Et il ne sera plus le peuple de Dieu*².

On voit donc l'état de l'Église dans cet intervalle. L'Église chrétienne commençait par la prédication de la vérité que Jésus-Christ et ses apôtres établirent par tant de miracles, et surtout par celui de la résurrection de Jésus-Christ : qui était qu'il le fallait reconnaître pour le vrai Christ. Alors cependant la synagogue n'était pas encore entièrement répudiée, ni n'avait pas tout à fait perdu le titre d'Église, puisque les apôtres communiquaient encore avec elle à son temple et à son service. C'était comme un temps d'attente, durant lequel se faisait la publication de l'Évangile. Il y en avait alors qui, peut-être, n'ayant pas vu par eux-mêmes les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, et ne sachant encore que penser, voyant aussi qu'il se remuait dans le monde quelque chose d'extraordinaire, demeuraient comme en suspens, attendant du temps le dernier éclaircissement, et disant comme Gamaliel : *Si ce conseil n'est pas de Dieu, il se dissipera de lui-même; s'il est de Dieu, vous ne pourrez pas le dissiper*³. Ceux qui demeuraient dans cette attente, dociles à recevoir la vérité quand elle serait entièrement notifiée, pouvaient encore être sauvés, comme leurs prédécesseurs, en la foi du Christ à venir; parce que encore qu'il fût arrivé, la promulgation de sa venue n'avait pas encore été faite jusqu'au point que Dieu avait marqué, et après laquelle il ne voulait plus tolérer ceux qui n'ajouteraient pas une foi entière à l'Évangile. En attendant, l'Église judaïque demeurait encore en état. Le Fils de Dieu lui donnait toujours la même autorité qu'elle avait, pour soutenir et instruire les enfants de Dieu; ne dérogeant par tant de miracles, que dans le point que Dieu avait révélé par ces miracles à l'Église chrétienne ne dérogeait

¹ *Act. XXVIII, 21, 23.* — ² *Dan. IX, 26.* — ³ *Act. V, 38, 39.*

qu'à cet égard à la foi de l'Église judaïque. L'Église chrétienne naissait encore, et se formait dans le sein de l'Église judaïque, et n'était pas encore entièrement enfantée, ni séparée de ce sein maternel. C'était comme deux parties de la même Église, dont l'une plus éclairée répandait peu à peu la lumière sur l'autre. Ceux qui résistaient ouvertement et opiniâtrément à la lumière, périssaient dans leur infidélité; ceux qui demeuraient comme en suspens, en attendant le plein jour, disposés à le recevoir aussitôt qu'il leur apparaîtrait, se sauvaient à la faveur de la foi au Christ futur, à la manière qu'on a vue; la synagogue leur servait encore de mère, et tenait encore la chaire de Moïse jusqu'à un certain point. Qu'on demandât: Quel Dieu faut-il croire? les docteurs de la loi vous répondaient: Celui d'Abraham, qui a fait le ciel et la terre. Que faut-il faire pour son culte, et qu'en ordonne Moïse? Telle et telle chose. Faut-il attendre un Christ? Sans doute. Où doit-il naître? en Bethléem¹, tout d'une voix. De qui doit-il être fils? De David, sans hésiter². Mais ce Christ, est-ce Jésus? Dieu le déclarait ouvertement; et on n'avait pas besoin à cet égard de l'autorité de la synagogue: car il s'élevait une autorité au-dessus de la sienne, qu'il n'y avait pas moyen de méconnaître absolument. Ceux qui attendaient néanmoins ce que le temps devait faire, pour la déclarer davantage, et qui se gardaient en attendant, à l'exemple d'un Gamaliel, de participer aux complots des Juifs contre Jésus-Christ et ses apôtres, faisaient ce que disait le Sauveur: *Faites ce qu'ils disent; suivez ce qui a passé en dogme constant: mais ne faites pas ce qu'ils font*. Ne sacrifiez pas le juste à la passion et à l'intérêt de vos docteurs corrompus. L'autorité naissante de l'Église chrétienne suffit pour vous en empêcher. La synagogue elle-même n'a pas encore pris parti en corps, puisqu'elle écoute tous les jours les apôtres de Jésus-Christ, et demeure comme en attente: Dieu le permettant ainsi, pour ne laisser pas tomber tout à coup dans la synagogue le titre d'Église, et pour donner le loisir à l'Église chrétienne de se former peu à peu. La synagogue s'aveugle à mesure que la lumière croît: les enfants de Dieu se séparent. La lumière est-elle venue à son plein, par la destruction du saint lieu, par l'extermination de l'ancien peuple, et l'entrée des gentils en foule, avec un manifeste accomplissement des anciens oracles: la synagogue a perdu toute son autorité, et n'est plus qu'un peuple manifestement réprouvé. C'est ce qui devait arriver selon les conseils de Dieu, dans cet entre-temps qui se devait écouler entre la naissance de Jésus-Christ et la réprobation déclarée du peuple juif.

Mais cette diminution et cette déchéance d'autorité ne doit jamais arriver à l'Église chrétienne. On dit donc absolument à ses enfants: Vos pasteurs et vos docteurs sont assis, non plus sur la chaire de Moïse, qui devait tomber; mais sur la chaire de Jésus-Christ, qui est immobile. *Faites donc en tout*

¹ Matth. II, 5. — ² Ibid. XXII, 41.

et partout *ce qu'ils vous enseignent*. Mais prenez garde seulement, s'ils sont mauvais, de séparer les exemples des particuliers, des préceptes et enseignements soutenus sur leur ministère.

Admirons donc cette autorité de l'Église chrétienne, qui est en vérité le seul soutien des infirmes et des forts. Et admirons aussi comment Dieu a ôté l'autorité à l'Église judaïque, plutôt par les choses mêmes, et par la destruction du temple et du peuple, que par aucun décret passé en dogme qui lui ait fait perdre créance.

LVI^e JOUR.

Caractère des docteurs juifs, sévères, orgueilleux, et hypocrites. *Matth. XXIII, 4, 5, 6, 7.*

Ils lient des fardeaux. Le premier abus, c'est que, pour paraître pieux, ils font les sévères. *Ils lient des fardeaux pesants*: ils tiennent les âmes captives: car voyez jusqu'à quel point: *des fardeaux insupportables; sur les épaules*: bien liés, en sorte qu'ils ne puissent s'en défaire: et tout cela pour les tenir dans leur dépendance, sous prétexte d'exactitude.

C'est aussi un effet de la superstition. La véritable piété étant fondée sur la confiance en Dieu, dilate le cœur: mais la superstition qui se veut fonder sur elle-même, met une chose sur une autre, et se charge de fardeaux insupportables.

Mais voici le comble du mal. Ces faux docteurs, quand ils vous ont bien chargés, *ne vous aident pas du bout du doigt*; impitoyables en toutes manières, et parce qu'ils vous chargent, et parce qu'ils ne songent pas à vous soulager. Voilà leur premier caractère, rigoureux par ostentation, et en même temps durs et impitoyables.

*Ils tiennent captives des femmellettes chargées de péchés*², sous prétexte de leur donner des remèdes à leurs péchés; et en effet pour les tenir dans leur dépendance, sous le beau nom de direction.

Mais vous, ô véritables directeurs: si vous êtes obligés d'ordonner des choses fortes, soyez encore plus soigneux à soulager ceux à qui vous les imposez. Loin de vouloir vous attacher les âmes infirmes, rendez-les libres: et autant que vous pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous, et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnez.

*Ils font tout pour être vus des hommes*³. Voilà la source de tout le mal. La véritable piété ne songe qu'à contenter Dieu. Ceux-ci n'ont que des vues humaines; et ils sont sévères, afin qu'on les loue: ils veulent conduire, ils veulent diriger, pour se donner un grand crédit; afin qu'on voie qu'ils peuvent beaucoup, qu'ils sont de grands directeurs, et qu'ils ont beaucoup de gens de grande considération à leurs pieds.

*Ils aiment les premières places*⁴. Les voilà peints: non que tous ils aient tous ces défauts; les uns ne se soucient pas tant des premières places; mais ils

¹ Matth. XXIII, 4. — ² II. Tim. III, 6. — ³ Matth. XXIII, 5. — ⁴ Ibid. 6.

voudront qu'on les craigne, qu'on les visite, qu'on leur fasse de grandes révérences: sensibles au dernier point, si on leur manque en la moindre chose. Les malheureux! Ils ont reçu leur récompense.

Mais ce qu'ils veulent sur toutes choses, c'est qu'on les appelle *Rabbi*¹, et qu'on les tienne pour maîtres; qu'on révère leurs décisions comme des oracles, et que tout le monde aille à eux comme à la règle.

Que ceux qui sont en place, où ces devoirs leur sont rendus naturellement, craignent de s'y plaire. La tentation est délicate: car on passe souvent de la fermeté qu'on doit avoir pour maintenir l'autorité légitime, à une jalousie de grandeur tout humaine et toute mondaine. Le remède est dans les paroles suivantes.

LVII^e JOUR.

Jésus-Christ seul Père, seul maître. *Matth. XXIII, 8, 9, 10, 11.*

*Vous n'avez qu'un seul maître*². Écoutez le maître intérieur: ne faites rien qu'en le consultant: faites tout sous ses yeux. Songez ce que vous feriez si vous aviez à chaque moment à lui rendre compte. Vous prendriez son esprit, comme vos subalternes prennent le vôtre: vous craindriez de vous rien attribuer au delà des bornes, pour n'être point repris d'un tel supérieur. Or, encore que vous n'avez point à lui rendre compte en présence, à chaque moment; il viendra un jour que tout se verra ensemble: et en attendant on observe tout; et celui à qui vous aurez à rendre compte, *viendra lorsque vous y penserez le moins*³ pour voir si vous n'avez point insolentement abusé du pouvoir qu'il vous a laissé en son absence.

*Vous êtes tous frères*⁴. Songez-y bien: vous qui êtes supérieur, vous êtes frère. S'il faut donc prendre l'autorité sur votre frère, que ce soit pour l'amour de lui, et non pour l'amour de vous; pour son bien, et non pour vous contenter d'un vain honneur.

*Il n'y a qu'un Père: il n'y a qu'un maître*⁵. Si on vous appelle *Père*, parce que vous en faites la fonction, elle est déléguée, elle est empruntée. Revenez au fond: vous vous trouverez frère et disciple. Ayez-en donc l'humilité: apprenez d'un moment à l'autre ce que vous avez à enseigner. Ainsi vous serez un père, vous serez un maître: car saint Paul a bien dit qu'il était père, et qu'il engendrait des enfants⁶; mais la semence de Dieu, c'est sa parole. Recevez donc continuellement de Dieu. Prêchez-vous? Écoutez au-dessus le Maître céleste, et ne prêchez que ce qu'il vous dicte. Conduisez-vous? conseillez-vous? consolez-vous? Si vous parlez, que ce soient des *discours de Dieu*⁷... Si vous servez quelqu'un en le conduisant, que ce soit par la vertu que Dieu vous fournit⁸ sans cesse.

Un seul maître une seule lumière qui éclaire tout

¹ Matth. 7. — ² Ibid. XXIII, 8. — ³ Ibid. XXIV, 45, 50. — ⁴ Ibid. XXIII, 8. — ⁵ Ibid. 9, 10. — ⁶ I. Cor. IV, 14, 15. — ⁷ Gal. IV, 19. — ⁸ I. Pet. IV, 11.

*homme venant au monde*¹, qui a parlé au dehors, et parle encore tous les jours dans son Évangile: mais qui parle toujours au dedans, dès qu'on lui prête l'oreille. Dans quel silence faut-il être, pour ne perdre pas la moindre de ses paroles!

*Le plus grand d'entre vous, c'est votre serviteur*². Il ne dit pas qu'il n'y ait pas d'ordre dans son Église, et que personne n'y soit élevé en autorité au-dessus des autres: mais il avertit que l'autorité est une servitude. *Je me suis fait serviteur de tous*, disait saint Paul: *tout à tous, afin de les sauver tous*³. L'exercice de l'autorité ecclésiastique est une perpétuelle abnégation de soi-même.

XVIII^e JOUR.

Les *Væ*, ou les malheurs prononcés contre les faux docteurs. *Matth. XXIII, 13, 15, 16.*

Écoutez bien ces *Væ*: *Malheur à vous*⁴. Dès qu'on se fait maître pour soi-même, et pour être honoré, malheur à vous! C'est une malédiction sortie de la bouche de Jésus-Christ: c'est une sentence prononcée, qui sera suivie d'une autre: *Allez, maudits*.

Comment est-ce que les docteurs ferment le ciel? En débitant de fausses maximes, et mettant l'erreur en dogme.

Ils ne voulaient point croire en Jésus-Christ, et empêchaient le peuple d'y croire. C'était véritablement la porte du ciel, puisque Jésus-Christ est cette porte.

Un autre moyen de la fermer, c'est de la faire trop large, pendant que Jésus-Christ la fait étroite. Car dès là ce n'est plus la porte que Jésus-Christ a ouverte: c'en est une autre que vous ouvrez de vous-même; et parce qu'elle est plus aisée, vous faites abandonner l'autre qui est la véritable.

Mais ce ne sont pas seulement les docteurs trop relâchés qui ferment la porte: Jésus-Christ attaque encore plus, dans tout ce sermon, ceux qui augmentent les difficultés, et les fardeaux. Leur durété rend la piété sèche et odieuse; et par là elle ferme le ciel.

Ces faux docteurs gâtent tout. Il n'y a rien de meilleur que l'oraison: ils la gâtent, parce que, *pour dévorer la substance des veuves, ils font semblant de prier Dieu longtemps* pour elles, ou de leur vouloir apprendre à *prier longtemps*. Mais leur jugement sera d'autant plus grand, que la chose dont ils abusent est plus excellente.

Les maisons des veuves, faibles par leur sexe, maîtresses de leur conduite, et n'ayant plus de mari qui saurait bien écarter le directeur intéressé: voilà un vrai butin pour l'hypocrisie.

La plus parfaite action d'un docteur c'est de *faire un prosélyte*⁵, de convertir les infidèles. Plus ils étaient éloignés, plus ils y a de mérite à les ramener. Ils gâtent cela: *ils le font doublement damner*. Car ils l'attirent, et puis ils l'abandonnent: ils le

¹ Joan. 1, 9. — ² Matth. XXIII, 11. — ³ I. Cor. IX, 19, 22. — ⁴ Matth. XXIII, 13. — ⁵ Ibid. XXIII, 15.

gagent, et puis ils le scandalisent; et ne lui font que trop sentir qu'ils n'ont travaillé à le convertir, que pour s'en faire une matière d'un vain triomphe. Ces malheureux prosélytes se rebutent de la piété, et peut-être de la foi: et ils se damnent doublement; parce qu'ils deviennent déserteurs de la religion, et que, sachant la volonté du maître, ils sont beaucoup plus punis. Il valait mieux les laisser dans leur ignorance, que de manquer à ce qu'il leur faut pour profiter de la doctrine de la foi. Ne croyez donc pas avoir tout fait, quand vous les avez convertis; c'est ici le commencement de vos soins. Autrement vous ne serez, comme vous appellent les hérétiques par mépris, qu'un malheureux convertisseur.

Ne dites pas d'un pécheur, il a commencé: il a fait sa confession générale; qu'il aille maintenant tout seul. Vous ne songez pas que le grand coup est de persévérer. Prenez garde que vous ne vouliez que la gloire de convertir, et non pas le soin de conserver.

Le faux zèle est bien marqué dans ces paroles: *Vous courez la mer et la terre, pour faire un seul prosélyte*¹. Qu'il est zélé! tant de peine pour un seul homme! faux zèle, puisqu'il ne sert qu'à la vanité: il se repaît de la gloire d'avoir fait un prosélyte. Plus la chose est sainte, plus il est détestable de la gâter. J'ai fait cette religieuse, j'ai attiré cet homme à l'ordre: achevez donc; cultivez cette jeune plante, ne la déracinez pas par les scandales que vous lui donnez: qu'elle ne trouve pas la mort, où elle a cherché la vie; en un mot, ne la damnez pas davantage par le mauvais exemple. Le mauvais exemple du monde lui aurait été moins nuisible; le mauvais exemple des serviteurs et des servantes de Dieu, la perd sans ressource.

*Dieu dissipe les os de ceux qui plaisent aux hommes: ils sont remplis de confusion, parce que le Seigneur les méprise*² comme des hommes vains qui préfèrent l'apparence au solide et au vrai.

LIX^e JOUR.

Docteurs juifs; conducteurs aveugles et insensés. *Matth.* xxiii, 16 et suiv.

Jusqu'ici, il ne les a appelés qu'*hypocrites*: parce qu'ils mettaient la piété dans l'extérieur seulement. Voici une autre qualité qu'il leur donne: *conducteurs aveugles*; et encore: *insensés et aveugles*³.

Marquez la liaison de ces deux paroles: *conducteurs, et aveugles; guides aveugles, et insensés*. Hélas! en quels abîmes tomberez-vous, et ferez-vous tomber les autres? Car tous deux tombent dans l'abîme, et l'aveugle qui mène, et celui qui suit.

L'aveuglement qu'il reprend ici est, lorsque l'intérêt fait oublier les maximes les plus claires et les plus certaines.

Il est bien manifeste que le temple et l'autel qui sanctifient les présents⁴, sont de plus grande dignité que le don qu'on met dessus pour les sancti-

¹ *Matth.* xxiii, 15. — ² *Ps.* lxxi, 6. — ³ *Matth.* xxiii, 16 et suiv. — ⁴ *Ibid.* 18, 19.

fier. Et cependant ces guides aveugles étaient assez insensés pour dire que le serment qu'on faisait par le don, et par l'or qu'on avait consacré dans le temple et sur l'autel, était plus inviolable que celui qu'on faisait par le temple et par l'autel même. Pourquoi? parce qu'ils voulaient qu'on multipliât les dons et l'or dont ils profitaient: et c'est pourquoi ils en relevaient le prix; et ils poussaient leur aveuglement jusqu'à préférer le présent au temple et à l'autel, où on le consacrait.

Lorsqu'il dit que le temple et l'autel sanctifient le don, il parle pour l'ancienne loi, où en effet tous les dons et toutes les victimes, qui n'étaient que choses terrestres, étaient bien au-dessous du temple et de l'autel, qui étaient le manifeste symbole de la présence de Dieu. Mais dans la nouvelle alliance, il y a un don qui sanctifie le temple et l'autel. Ce don, c'est l'eucharistie, qui n'est rien de moins, que Jésus-Christ et le Saint des saints: et ce don est en même temps un temple. *Détruisez ce temple*, dit-il: *et il parlait du temple de son corps*¹, où la divinité habitait corporellement². Il est donc le temple, et plus que le temple: *Celui-ci est plus grand que le temple même*³.

Il est l'autel, en qui et par qui nous offrons des victimes spirituelles, agréables par Jésus-Christ, comme dit saint Pierre⁴.

Ceux qui estiment le don plus que le temple et plus que l'autel, sont encore ceux qui donnant quelque chose à Dieu, le font valoir en eux-mêmes; au lieu de songer qu'on ne peut rien donner à Dieu, qui ne soit beaucoup au-dessous de la majesté de son temple, et de la sainteté de son autel.

Comme il élève l'esprit! du don, à l'autel et au temple; du temple, au ciel dont il est l'image: du ciel, à Dieu qui y est assis, qui y règne, qui y tient l'empire de tout l'univers.

Apportez votre don: apportez-vous vous-même à l'autel; et ne faites cas de vous-même qu'à cause que vous êtes consacré à Dieu. Tirez de là tout votre prix: attendez de là tout ce que vous espérez de sainteté.

O le grand don que vous avez à offrir à Dieu! son corps et son sang que tous les jours vous pouvez offrir à Dieu en sacrifice: don qui sanctifie l'autel et le temple, et ceux qui s'offrent dans le temple.

LX^e JOUR.

Guides aveugles attachés aux petites choses, et méprisant les grandes. *Matth.* 23 et 24.

Par quelle erreur de l'esprit humain arrive-t-il qu'on observe la loi en partie, et qu'on ne l'observe pas tout entière; qu'on en observe les petites choses, comme de payer la dîme des plus vils herbages, et qu'on omet les plus grandes, la justice, la miséricorde, la bonne foi⁵? Il y a là une ostentation et un air d'exactitude qui s'étend jusqu'aux

¹ *Joan.* ii, 19, 21. — ² *Coloss.* ii, 9. — ³ *Matth.* xii, 6. — ⁴ *I. Petr.* ii, 5. — ⁵ *Matth.* xxiii, 23.

moindres observances. Mais il faut encore remarquer ici quelque chose de plus intime. On observe volontiers dans la loi ce qui ne coûte rien à la nature: où les passions ne souffrent point de violence. On le sacrifie aisément à Dieu; on ne veut pas avoir à se reprocher à soi-même qu'on est sans loi, qu'on est un impie: on s'acquitte par de petites choses, et on se flatte d'avoir satisfait. Mais la lumière éternelle vous foudroie: *Il fallait s'attacher à ces grandes choses, mais sans omettre les moindres*¹. Il ne faut pas s'y attacher comme aux principales, ni les mépriser non plus à cause qu'elles sont petites.

Voyez ce que Jésus estime, la justice, la miséricorde, la bonne foi.

*Guides aveugles, qui coulez le moucheron, et qui avez un chameau*². Que le monde est plein de ces fausses piétés! Ils ne voudraient pas qu'il manquât un *Ave, Maria*, à leur chapellet; mais les rapines, mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme de l'eau: scrupuleux dans les petites obligations; larges sans mesure dans les autres.

C'est encore la même chose, que ce qui est dit au *x. 5. Ils étendent des parchemins, où ils écrivent des sentences de la loi de Dieu*³. Conformément au précepte du Deutéronome⁴. Soit que ce fût une espèce d'allégorie, ou une obligation effective; ils voulaient bien avoir ces sentences roulantes et mouvantes devant les yeux: mais ils ne se souciaient pas d'en avoir l'amour dans le cœur. Il était commandé aux Israélites, pour se distinguer des autres peuples, d'avoir des franges au bord de leurs robes, qu'ils nouaient avec des rubans violets⁵. Ce qui leur était un signal, qu'ils devaient être attentifs à la loi de Dieu, et ne laisser pas errer leurs yeux et leurs pensées dans les choses qu'elle défendait. Les pharisiens se faisaient de grandes franges, ou dilataient ces bords de leurs robes, comme gens bien attentifs à la loi de Dieu, qui dilataient ce qui était destiné à en rappeler la mémoire. C'est tout ce que Dieu en aura: une vaine parade, une ostentation, une exactitude apparente aux petits préceptes aisés, un mépris manifeste des grands, et un cœur livré aux rapines et à l'avarice.

Prenez garde dans les religions: un voile; l'habit de l'ordre; les jeûnes de règle. Mais que veut dire ce voile? Pourquoi est-il mis sur la tête; comme l'enseigne de la pudeur et de la retraite? C'est à quoi il fallait penser, et ne mépriser pas les petites choses, qui sont en effet la couverture et la défense des grandes: mais aussi ne se pas imaginer que Dieu se paye de cette écorce et de ces grimaces.

LXI^e JOUR.

Suite. Sépulchres blanchis. *Matth.* xxiii, 26 et 27.

*Aveugle pharisien, continue Notre-Seigneur*⁶, *qui nettoies le dehors d'une coupe, et laisses dans*

¹ *Matth.* xxiii, 23. — ² *Ibid.* 23, 24. — ³ *Ibid.* 5. — ⁴ *Deut.* vi, 5. — ⁵ *Num.* xv, 38. *Deut.* xxii, 12. — ⁶ *Matth.* xxiii, 25, 26.

la saleté le dedans où l'on boit! Nettoie le dedans, afin que le dehors soit pur: car la pureté vient du dedans, et se doit répandre de là sur le dehors. Autrement, malgré ton hypocrisie, l'infection du dedans se produira par quelque endroit: ta vie se démentira: ton ambition cachée sera découverte; tu paraîtras de couleurs et de figures différentes; et avec l'infamie de ton ambition, celle de ton hypocrisie attirera la haine du genre humain.

Quelle affreuse idée d'un hypocrite! *C'est un vieux sépulchre*: tout s'y démentait: *on l'a reblanchi, et il paraît beau au dehors*: il peut même paraître magnifique. Mais qu'y a-t-il au dedans? *Infection, pourriture, des ossements de morts*¹, dont l'attouchement était une impureté selon la loi. Tel est un hypocrite: il a la mort dans le sein: que sera-ce, et où se cachera-t-il, lorsque Dieu révélera le secret des cœurs, et qu'on verra ces choses honteuses qui se passaient dans le secret, et qu'on a honte même de prononcer²?

LXII^e JOUR.

Docteurs juifs persécuteurs des prophètes: Leur punition. *Ibid.* 29, 36.

Voici le comble de l'hypocrisie: des actions de piété pour donner couleur au crime; comme de bâtir les sépulchres des prophètes. Qu'il est aisé de les honorer après leur mort, pour acquérir la liberté de les persécuter vivants! Ils ne vous disent plus mot, et vous pouvez les honorer sans qu'il en coûte à vos passions. On fait aisément les actes de piété qui ne leur font point de peine. On parera un autel; on y placera les reliques; tout y sera propre et orné; on bâtira des Églises et des monastères: les actions de piété éclatantes, loin de rebuter, on s'en fait honneur. Venons à la pratique de la piété, et à la mortification des sens: on n'y veut pas entendre.

Les Juifs étaient prêts à faire mourir le prophète par excellence et ses apôtres; et ils disaient: *Si nous eussions été du temps de nos pères, nous n'eussions pas persécuté les prophètes. Vous êtes leurs vrais enfants*³, puisque vous voulez faire comme eux; et vous voulez avoir tout ensemble, et la gloire de détester le crime, et le plaisir de vous satisfaire en le commettant. Mais vous ne trompez pas Dieu. Au lieu de recevoir les vaines excuses que vous semblez vouloir faire aux prophètes, il vous punira de tous les crimes que vous aurez imités; à commencer par celui de Caïn, dont vous avez imité la jalousie sanguinaire⁴. Le moyen de désavouer vos pères, est de cesser de les imiter. Que si vous les imitez, les tombeaux que vous érigez aux prophètes serviront plutôt de monument pour conserver la mémoire des crimes de vos ancêtres, que de moyen de les éviter. C'est pourquoi il y a dans saint Luc⁵: En bâtissant leurs sépulchres, pendant que dans votre cœur vous désirez d'en faire autant aux prophètes que vous avez

¹ *Matth.* xxiii, 27. — ² *Ephes.* v, 12. — ³ *Matth.* xxiii, 30, 31. — ⁴ *Ibid.* 28. — ⁵ *Luc.* xi, 48.

parmi vous, vous montrez bien que cet extérieur de piété ne tend qu'à couvrir vos noirs desseins, et à les exécuter plus sûrement en les cachant.

Remplissez la mesure de vos pères : et que tout le sang juste vienne sur vous depuis Abel¹. On mérite le supplice de ceux qu'on inite : Dieu n'impute pas seulement le péché des pères aux enfants ; mais encore celui de Caïn, quand on en suit la trace : et il y aura parmi les méchants qui se seront imités les uns les autres une société de supplices ; comme parmi les bons qui auront vécu en unité d'esprit, une société de récompenses.

Il prédit un supplice affreux aux Juifs : et en effet le monde n'en avait jamais eu de semblable.

Tout viendra fondre sur cette génération² : le temps approchait, et ceux qui étaient vivants le pouvaient voir.

Appliquons-nous à nous-mêmes ce que nous venons de voir. Chacun persécute le juste, lorsqu'on en médit, lorsqu'on le tourmente en cent façons. Et on dit en lisant la Vie des Saints, où l'on voit la persécution des justes : Je ne ferais pas comme cela ; et on le fait, et on ne s'en aperçoit pas : et on attire sur soi la peine de ceux qui ont persécuté les gens de bien.

Tout est écrit devant moi ; je ne m'en tairai pas ; je vous rendrai la juste punition de vos péchés : je mettrai dans votre sein vos péchés, et ensemble les péchés de vos pères, et je mettrai dans leur sein à pleine mesure leur ancien ouvrage³.

LXIII^e JOUR.

Lamentations, pleurs de Jésus sur Jérusalem. *Math.* XXIII, 27, 29.

Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui ont été envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Comme il a pleuré Jérusalem ! avec quelle tendresse il a présenté ses ailes maternelles à ses enfants qui voulaient périr ! Une poule, c'est la plus tendre de toutes les mères. Elle voudrait reprendre ses petits, non pas sous ses ailes, mais dans son sein, s'il se pouvait : digne d'être le symbole de la miséricorde divine.

Je trouve trois lamentations dans notre Sauveur, dont celles de Jérémie n'égaleront jamais la tendresse. A son entrée : *Ah ! si tu savais au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut t'apporter la paix* ! Ici : *Jérusalem, Jérusalem* ! etc. Allant au Calvaire : *Filles de Jérusalem, pleurez sur vous-mêmes.... Heureuses les stériles ; heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfants ; et les mamelles qui n'en ont point allaités* ! O malheureuse Jérusalem ! O âmes appelées et rebelles ! que vous avez été amèrement pleurées ! Revenez donc aux cris empressés de cette mère chari-

¹ *Math.* XXIII, 35. — ² *Ibid.* 36. — ³ *Is.* LXV, 6, 7. — ⁴ *Luc.* XIX, 42. — ⁵ *Math.* XXIII, 37. — ⁶ *Luc.* XXIII, 28, 29

table : ses ailes vous sont encore ouvertes. *Ah ! pourquoi voulez-vous périr, maison d'Israël ?*

Vous ne me verrez point, jusqu'à ce que vous distiez : Bienheureux celui qui vient au nom du Seigneur !

Ces dernières paroles, depuis ces mots : *Jérusalem, Jérusalem*, ont déjà été dites avant l'entrée du Sauveur³ : et alors il voulait dire qu'on ne le reverrait plus jusqu'au jour de cette entrée. Ici l'entrée était faite ; et il veut dire qu'il s'en allait jusqu'au dernier jugement, qu'il n'arriverait pas que les Juifs ne fussent retournés à lui, et ne le reconnussent pour le Christ.

Le Sauveur a achevé ce qu'il voulait. Il a établi l'autorité de la chaire de Moïse ; il a fait voir les abus ; il a expliqué le châtement ; il n'a pas tenu à sa bonté qu'ils ne l'aient écouté : et ils ont voulu périr. O quel regret pour ces malheureux ! ô quelle augmentation de leur supplice !

Apprenons à louer la miséricorde divine dans les jugements les plus rigoureux ; car ils ont toujours été précédés par les plus grandes miséricordes.

Combien de fois ai-je voulu ! Ce n'est pas pour une fois que vous m'avez appelé, ô la plus tendre de toutes les mères ! et je n'ai pas écouté votre voix.

LXIV^e JOUR.

Vices des docteurs de la loi : ostentation, superstition, corruption : erreurs marquées par saint Marc et par saint Luc.

Voyez en saint Marc et en saint Luc, la substance de tout ce discours de Notre-Seigneur⁴. Ils remarquent tous deux principalement l'affectation des premières places, et cet artifice de piller les veuves sous prétexte d'une longue oraison, comme les choses les plus odieuses, comme les plus ordinaires dans la conduite des pharisiens, dont aussi il se faut le plus donner de garde. Dieu nous en fasse la grâce !

Tout ce que Jésus-Christ blâme se réduit à ostentation, superstition, hypocrisie, rapine, avarice, corruption ; en un mot, jusqu'à altérer la saine doctrine ; et en préférant le don du temple et de l'autel, au temple et à l'autel même.

Mais comment donc vérifier ici ce qu'il a dit : *Faites ce qu'ils vous diront* ? car ils leur disaient cela qui était mauvais ; et ils avaient encore beaucoup de fausses traditions, que le Fils de Dieu reprend ailleurs. Tous ces dogmes particuliers n'avaient pas encore passé en décret public, en dogmes de la synagogue. Jésus-Christ est venu dans le moment que tout allait se corrompre. Mais il était vrai jusqu'alors, que la chaire n'était pas encore infectée, ni livrée à l'erreur, quoiqu'elle fût sur le penchant. Qui nous dira, s'il n'en arrivera peut-être pas à peu près autant à la fin des siècles ? Qui sait où Dieu permettra que la séduction aille dans les docteurs particuliers ? Mais avant que ces

¹ *Ezech.* XVIII, 31. — ² *Math.* XXIII, 39. — ³ *Luc.* XIII, 34, 35. — ⁴ *Marc.* XII, 38, 39, 40.

mauvais dogmes aient passé en décret public, le second avènement se fera. Prenons garde cependant à ce levain des pharisiens, et ne le faisons pas régner parmi nous.

O combien disent dans leur cœur : Le temple n'est rien, l'autel n'est rien : le don, c'est à quoi il faut prendre garde ; et non-seulement ne le retirer jamais, mais l'augmenter, comme ce qu'il y a de plus précieux dans la religion !

Prenons un esprit de désintéressement, pour éviter ce levain des pharisiens.

Prenons garde, tout ce que nous sommes de supérieurs, de ne nous réjouir pas de la prélature ; mais de craindre d'imiter les pharisiens dans ce point, que saint Marc et saint Luc ont observé comme le plus remarquable.

Nous porterons la peine de tout le sang juste répandu, de tous les canons méprisés, de tous les abus autorisés par notre exemple : et tout sera imputé à notre ordre depuis le premier relâchement.

La prodigieuse révolte du luthéranisme a été une punition visible du relâchement du clergé. Et on peut dire, que Dieu a puni sur nos pères, et qu'il continue de punir sur nous, tous les relâchements des siècles passés, à commencer par les premiers temps où l'on a commencé à laisser prévaloir les mauvaises coutumes contre la règle. Nous devons craindre que la main de Dieu ne soit sur nous, et que la révolte ne dure jusqu'à ce que, profitant du châtement, nous ayons entièrement banni du milieu de nous tout ce levain pharisaïque ; cet esprit de domination, d'intérêt, d'ostentation ; cet esprit qui fait servir la domination au gain et à l'intérêt, soit que ce soit celui de l'ambition, soit que ce soit celui de l'argent.

Pour mieux entendre notre devoir et notre péril, considérons le même sermon de Notre-Seigneur, déjà fait dans saint Luc une autre fois et avant son entrée.

LXV^e JOUR.

Les *Ve*, ou les malheurs prononcés par Notre-Seigneur contre les docteurs de la loi. En saint Luc. XI, 37, 38 et suiv.

L'occasion de ce discours fut l'orgueil de ce pharisien qui blâmait le Sauveur, en son cœur, *parce qu'il ne s'était pas lavé avant le repas*. Il commença, à cette occasion, à leur reprocher qu'ils *lavaien*t le dehors, et négligeaient le dedans¹.

La comparaison du sépulchre est tournée ici, au §. 44, d'une manière différente de saint Matthieu ; car, au lieu que dans saint Matthieu Jésus-Christ propose des *sépulchres reblanchis* : ici on parle de *sépulchres cachés, lorsque les hommes marchent dessus sans le savoir*² : ce qui fait voir des hypocrites tout à fait cachés, avec qui on converse sans les connaître pour ce qu'ils sont, tant leur malice est profonde. Mais tout cela se révélera au grand jour : et plus leur désordre était caché, plus leur honte, qui paraîtra tout d'un coup, sera éclatante.

¹ *Luc.* XI, 37, 38, 39. — ² *Math.* XXIII, 27. *Luc.* XI, 44.

Un docteur de la loi interrompt cette pressante invective contre les pharisiens, et présuma assez de lui-même pour croire que le Sauveur se tairait, quand il lui aurait témoigné la part qu'il prenait à son discours : *Maitre, lui dit-il, vous nous faites injure à nous-mêmes*. Son orgueil lui attira ces justes reproches : *Malheur à vous aussi, docteurs de la loi* ! et le reste.

Ce qui est dit dans saint Matthieu, *Je vous envoie des prophètes*³, est expliqué en saint Luc : *La sagesse de Dieu a dit*⁴ : pour montrer que le Sauveur est la sagesse de Dieu.

*Vous avez pris la clef de la science*⁵. On distingue la clef de la science d'avec celle de l'autorité. Les docteurs voulaient s'approprier la clef de la science : que n'ouvraient-ils donc au peuple ? Mais ils se trompaient eux-mêmes, et trompaient les autres ; et non contents de se taire, ce qui suffirait pour leur perte, ils étaient les premiers à autoriser les fausses doctrines.

Dès lors les pharisiens et les docteurs de la loi commencèrent à le presser et à l'accabler de questions, en lui dressant des pièges pour exciter contre lui la haine du peuple⁶. Ils sont pris dans les pièges qu'ils tendaient au Sauveur, et ils croient n'en pouvoir sortir qu'en le perdant. Ainsi périt le juste pour avoir fait son devoir à reprendre les orgueilleux et les hypocrites.

LXVI^e JOUR.

Quel est le vrai prix de l'argent. Veuve donnant de son indigence. *Marc.* XII, 41, 44. *Luc.* XXI, 1, 4.

Jésus-Christ venait de parler des pharisiens, et de leur artifice à tirer l'argent des veuves : il va montrer ce qu'il faut estimer dans l'argent, et quel en est le vrai prix.

Jésus s'assit, et regarde ceux qui mettaient dans le tronc ou dans le trésor : Une pauvre veuve donna deux petites pièces d'un liard : Elle a plus donné que tous ! Que l'homme est riche ! Son argent vaut tout ce qu'il veut : sa volonté y donne le prix. Un liard vaut mieux que les plus riches présents. Manquez-vous d'argent, un verre d'eau froide vous sera compté ; et on ne veut pas même vous donner la peine de la chauffer. N'avez-vous pas un verre d'eau à donner ; un désir, un soupir, un mot de douceur, un témoignage de compassion : si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle ! O que l'homme est riche, et quels trésors il a en main !

Heureux les chrétiens d'avoir un maître qui sait si bien faire valoir les bonnes intentions de ses serviteurs ! Aussitôt qu'il voit cette veuve qui n'a que deux doubles, ravi de sa libéralité, il convoque ses disciples, comme à un grand et magnifique spectacle.

Elle a donné plus que tous les autres ; quoique tous les autres eussent donné largement : Mais

¹ *Luc.* XI, 45. — ² *Ibid.* 46. — ³ *Math.* XXIII, 34. — ⁴ *Luc.* XI, 49. — ⁵ *Ibid.* 52. — ⁶ *Ibid.* 53, 54. — ⁷ *Marc.* XII, 43, 44. *Luc.* XXI, 1, 2, 3. — ⁸ *Marc.* XII, 43, 44. *Luc.* XXI, 4.